

Orange

Nouvelle

J.P. Lagacé

Nous sommes (je suis, à vrai dire) le 17 novembre 2092. À moins que ce ne soit le 15... ou le 18. Je ne sais plus. Octobre..? Oui, c'est possible, peut-être même décembre. C'est le temps qui n'est plus ce qu'il était, il s'est ralenti et s'évase comme l'horizon, où il se perd lui-même. Le contenir n'a plus de sens, les jours n'ont plus d'importance, le temps désormais n'est que changements de saisons. J'ai été fidèle pourtant, au début, et rigoureux. Je le notais minutieusement jour après jour. C'était facile, il suffisait de les marquer par des encoches sur le plus grand des arbres, que j'ajoutais ensuite en semaines, en mois, puis en années. C'est sa vitalité qui me surpris, l'arbre était plus vieux que moi, de beaucoup, mais en toutes apparences beaucoup plus vif. Il allait me survivre, c'est ce qu'il m'a dit en effaçant mes marques sur sa peau, l'une après l'autre, en commençant par les plus vieilles. Il n'en avait rien à foutre de mes jours, pour lui seules les années importent et il n'a besoin de personne pour les noter, il les entasse par couches successives sous son épiderme et ça lui suffit. Il me craint, de toute évidence, comme tout de cette création ont craint les hommes. Mais c'est de bonne guerre. Il sait que je ne peux rien lui rapporter sinon quelques blessures dans sa chair ou une coupe éventuelle pour réchauffer la mienne. À chacun sa survie.

Combien de temps m'a-t-il fait perdre? Peu malgré tout, moins que j'en échapperai plus tard.

J'ai finalement décidé de graver le temps dans la pierre, en suivant ce qui fut sans doute un de mes plus vieux instincts. J'y ai laissé quelques jointures et un peu de mon sang, le travail était ardu mais nettement plus pérenne.

C'est donc là que se tient le secret du temps qui a couru le début de cet ère, dans ma caverne, que vous trouverez plus au sud, passé la rivière. Allez près des cascades, celles au pied des premières collines qui précèdent les montagnes aux sommets qui s'enneigent encore parfois. C'est là qu'elle se traverse, la rivière, sans trop de risques. Ensuite comptez trente jours de marche tenue sur un rythme constant mais sans trop vous fatiguer – il vous faut tenir, c'est ce qui importe dorénavant. Suivez ensuite la pente douce jusqu'à la forêt qu'il vous faudra traverser. Allez-y avec prudence, en prenant soin de l'arpenter d'un tenant sans jamais ne vous arrêtez. Les frelons géants attaquent tout ce qui bougent. Souvenez-vous, seules quatre de leurs morsures suffiront pour paralyser votre corps. Elles viendront ensuite le recouvrir

par mannes, et malheureusement sans en oublier une seule partie. À ce point il sera trop tard, vous serez dévorés vivants en quelques heures.

À la sortie se trouve la caverne, au sommet de la dépression qui glisse ensuite abrupte comme une falaise jusque dans le grand fleuve. Le gibier a fini par manquer là-bas, j'ai dû quitter la caverne pour suivre les maigres et derniers troupeaux qui remontaient vers le nord. Il n'y a plus rien au sud. Pourtant les terres y étaient riches, s'il faut en croire les miens et leurs veilles histoires. Mais c'était avant, depuis il n'y a que déserts pauvres où rien ne pousse.

Je suis en déplacements perpétuelles depuis, voilà qui complique mon décompte du temps. Les jours de chasses perdues me désespèrent, ils se ressemblent trop et j'en perds le fil. Plus rien ne commande sa place au calendrier de toutes façons, sinon les saisons qui reviennent, à chaque fois pareil en ajoutant toujours un peu à mon âge.

Et mon corps qui décline.

Marquer le temps reste mon dernier devoir. Il faut se rappeler pour que la mémoire demeure et survive à ma parole qui ne croise désormais plus aucune oreille humaine.

J'y crois encore malgré tout, je ne suis sans doute pas le dernier, mais peut-être le seul qui se souviene. Voilà pourquoi j'écris et compte. J'ai promis, comme nous l'avons tous fait entre nous, parce qu'il fallait garder vivant ce qui nous a mené à ceci. Et surtout, garder la mémoire de celui par qui tout est arrivé.

Déjà j'ai oublié son nom, c'est vous dire ce qu'il me reste de cette histoire. C'est lamentable. Seule une vague image me reste en tête, une couleur précisément. *Orange*.

Selon ceux qui se souvenaient, tout a commencé par une élection. Orange avait gagné la précédente, à l'arraché, et venait de terminer son règne de quatre ans. Ce fut un règne houleux qui marqua son époque d'une faille géante plantée en plein cœur de son peuple. Si les deux camps étaient depuis longtemps distants, ils s'installaient dorénavant de part et d'autre en franche opposition. C'est à peine si un camp pouvait s'imaginer pouvoir vivre avec l'autre. La ligne était nette : d'un côté ceux qui vivaient dans la répugnance de Orange, de l'autre ceux

qui l'adulaient. Tous s'entendaient pour dire que cette faille entre eux n'avait jamais été aussi grande depuis des lustres, mais aucun n'arrivait à en saisir véritablement la profondeur - trop proche qu'ils étaient du gouffre.

Sondez l'abîme, nommer l'innommable, nommer ce que trop de gens ont refusé de voir, et vous comprendrez la suite. Sinon, restez aveugles, comme ils le furent tous.

La faille reposait essentiellement sur un jeu de perceptions divergentes, des divergences qu'Orange su savamment nourrir et faire grandir. Il haranguait les foules et les excitait par de longs discours passionnés dans lesquels il n'épargnait aucun ennemi. Il fallait le voir avec son air décontracté renforcé de l'assurance de ceux qui ne craignent personne et qu'il tenait des heures sans se fatiguer. Tous l'admettent, il est devenu un phénomène. Il fallait le voir se tenir avec cette lenteur assurée des hommes remplis de suffisance, lent et calme, à des années-lumières de la passionaria d'un Fidel ou du maniérisme théâtral d'un Hitler. Il fallait les voir, ses mains se poser doucement contre le pupitre, puis s'écarter et se rapprocher vers lui comme s'il voulait embrasser tout son monde. Et s'il pointait du doigt, c'était pour mieux les engager à lui, puisque c'est à eux qu'il parlait, ses fidèles. Il leur parlait d'eux, et leur racontait comment ils allaient vaincre les autres, ceux de l'autre camps, les voleurs et pilleurs, les moins que rien qui ne cherchaient qu'à faire entrave à ce bonheur unique au monde qu'ils avaient durement construit. Toujours avec cette ironie dévastatrice, une ironie d'acier qui le rendait invincible et qui rendaient à ses disciples l'illusion d'être aussi intelligents qu'il l'était, lui. Mais n'allez pas croire à de riches envolées oratoires. Non. Il parlait simplement à des gens simples qui cherchaient entendre dire ce qu'ils espéraient entendre. Rien de plus. Ces discours n'avaient rien des longues tirades savantes, le pouvoir se prenait de simple façon. Et qu'importent les mensonges et railleries, tous les mots étaient utiles en autant qu'ils frappent. Comme il entendait le faire. On se souviendra de cette façon qu'il eut de parler de ses relations avec la moitié de sa base – une grande phrase qui lui survivra : « *I grab them by the pussy* ».

Ses appels étaient francs et directes, sans ambages, et s'ils venaient précisément des bas fonds, c'était pour mieux y attirer ces fidèles. Tout en bas, là où il aimait lui-même tenir, là où se compte tous ceux qui se plaisent ensemble de se dire d'être d'une race supérieure à toutes, celle qu'ils entendaient défendre. C'est de là que nous vient son

premier fait d'arme : celui de donner à ceux qui se permettaient encore de douter du bien fondé de leur supériorité, le droit d'y croire.

Devenir le point central des communications, occuper tout l'espace médiatique : l'esbroufe révèle ses tentatives d'user de la première des grandes méthodes des despotes : contrôler le message. Mais la quête fut plus ardue qu'il ne l'avait imaginée. Malgré ses accointances qu'ils croyait indéfectibles, il s'est trouvées d'autres voix pour lui résister, des voix qu'il s'empessa de discréditer et court-circuiter. Isolé par les médias traditionnels, il contourna les chemins de communications par le biais de missives envoyées directement à sa base. Les messages dorénavant passaient sans aucun filtre jusque sous les yeux de tous ceux qui voulait bien le suivre. Le réseau, une fois bien dompté, lui donna à loisir le pouvoir de laisser paraître ses sentiments profonds - feints ou authentiques – et ainsi apparaître plus vrai que nature. Il se mit ainsi à parler à son peuple comme on parle à un vieil ami, un ami multiples, avec des millions de voix qui retournaient toujours plus loin ses humeurs, jusque dans les recoins les plus perdus du monde. Parfois par de simples sautes d'humeurs, souvent à partir d'intimes confidences, Orange a construit autour de lui un immense lacis d'insinuations et de médisances montés à grande échelle. Jamais humain n'avait rejoint une si grande audience.

La structure communicationnelle devint l'axe porteur de sa personnalité, et de sa personnalité seule puisqu'il n'est plus question de politique ici, mais de ce qui la porte. Il est question de culte de la personnalité et de viscéralité. On le lisait lui d'abord. Ses attitudes, son comportement étaient le message qui canalisait son empire des sens jusque dans les zones les plus archaïques des psychés humaines. Parfois je m'imagines Gilgamesh et les millénaires qu'ont pris ses histoires à faire de lui le premier des dieux. Combien de fabulations transmissent de bouche à oreilles il a fallu jusqu'à ce qu'un texte immortel nous fassent connaître ses légendes. Orange, lui, n'a mis que quelques années.

Voilà qu'à partir de ce point, pour saisir la suite de cette histoire, il vous faudra admettre que l'invraisemblable existe et que souvent, il est déterminant. Certains croient en dieu, au diable ou aux licornes, d'autres se mirent à croire à bien pire. Un nouveau démiurge émergea, un homme dont les connaissances dépassaient toutes celles connues à ce jour, et dont les textes révélaient les nouvelles vérités "véritables".

De nouveaux *écrits* étaient donnés à ceux qui voulaient bien le comprendre, il ne leur suffisaient que de chercher la vérité pour y arriver, et de la chercher tous ensemble, comme un seul. Le démiurge n'avait ni visage, ni nom, mais restait certainement humanoïde. On le nomma d'une particule, suivi d'une abréviation soulignant son état anonyme.

Fait étrange, la particule qui signifiait *indice* dans leur langage, tirait son origine d'une appellation presque identique dans un autre. Celle-ci le désignait plutôt sous le vocable « *source* » et personnifiait la personne qui serait, à priori, la source de trois des quatre fameux épîtres d'un des textes les plus sacrés de ce monde et célébrant le dieu le plus répandu. Évidemment, comme chacun était libre de tirer du capharnaüm de symboles mystérieux ce qu'il en comprenait, plusieurs les ont imaginés pointer vers un sauveur que je vous donne en mille : Orange.

C'est sur ce fond aux nuances hallucinées que se dessine le canevas de cette histoire. Il n'y manque qu'une dernière couche : l'autre texte.

Il existait à cet époque un texte aussi ancien que fédérateur, monté depuis des lustres au rang des sacro-saintes évangiles. Tout simple, seulement quelques lignes, il donnait à tout citoyen le droit de posséder autant d'armes qu'il lui plaisait. Des armes de toutes sortes, des petites qui se tiennent d'une main ou des plus lourdes qui se chargent à l'épaule. Du nombre de balles cependant, le texte sacré n'en faisait aucune mention. Personne n'hésitait donc sur la quantité, « *trop fort ne casse pas* » se disaient-ils.

Ainsi vous voyez la dernière ombre se découper en fond de tableau, l'ombre d'hallucinés armés prêts à en découdre. Certains s'appelaient entre eux les "*hommes fiers*", ils tenaient derrière, fin prêts.

Le pouvoir est égal à la force sur laquelle porte le message, peu importe celui-ci, qu'il soit de gauche ou de droite. Orange le savait.

...

J'aimerais ajouter une touche toute personnelle à ce moment du récit. Les délires personnels ou collectifs qui ont entraîné le monde dans les pires bascules sociales ou politiques sont légions dans l'histoire de l'humanité. J'en tire cette conclusion toute personnelle : il n'y a pas d'histoires qui se répètent, il n'y a que fièvres latentes qui sommeillent au cœur de sages. Il y a dans ces délires, toute l'argile disponible à

un Prince sagace pour mettre en forme ses ambitions. S'il est habile, s'il s'y engage volontiers et qu'il y trempe les deux mains, son pouvoir sera à portée. Par adresse, il lui suffira d'induire dans la psyché de ses partisans qu'il est des leurs. Il saura construire de ses origines divergeantes un avantage à leur service, il saura leurs dire que leur rêve est le sien, que les concepts qu'il défend n'ont d'autres origines qu'eux même et que c'est pour eux qu'il se bat. Pour eux seul. Son œuvre ne sera qu'abnégation et sa vie que service leur étant dû. Une partie du peuple deviendra ainsi la base du Prince qui n'oubliera jamais ce simple principe géométrique : sa force est égale à la largeur de cette-ci.

Et pour renforcer le tout j'ajouterais ce dernier et précieux conseil : KISS. *Keep it simple and stupid!*

Il faudra au Prince créer le vide autour d'eux, pour le remplir ensuite de lui-même. Plusieurs techniques sont à sa disposition, la plus définitive étant celle de la terre brûlée, mais il usera d'abord de celle dite de *tabula rasa*. Retourner l'illusion que le peuple entier n'a d'autres issues que de croire en lui, qu'il n'existe en réalité que deux camps : le sien, ou celui des voleurs, des tricheurs et abuseurs. Tous les moyens sont bons tant qu'ils nourriront leurs appétits. Et dès qu'il n'existera plus dans la tête des partisans qu'un espace vide, il pourra le remplir à loisir de toutes les illusions voulues. C'est à ce point que la magie opère, tant qu'on lui sert ce qu'il veut voir et qu'on lui réchauffe le coeur, le peuple suit. Ainsi, quand la menace tombera et que leurs acquis, mêmes factices, seront en périls, le peuple répondra à son service.

À l'image du Prince, Orange a construit son pouvoir, qu'il a dû maintenir ensuite. Le contrôle n'est pas simple, il se construit à tous les niveaux, du plus loin au plus proche. Nominations, promesses, leurres, fourberies, commerces de toutes sortes (tous "commerces»), subversions, corruptions ou soudoiements. Les outils étaient multiples et tous bon à prendre, en autant qu'ils suffiraient à garder devant les mécanismes du pouvoir ceux qui lui étaient redevables. Peu importe leurs parcours ou accointances, s'ils étaient de ceux prêts à recevoir une balle pour lui – voir plusieurs en rafales, un fait éminemment probable sous son règne – ils y étaient.

Ainsi Orange devint un grand prince, et arriva les élections.

Orange a perdu, de peu, avec un écart très faible qui fit toute la différence. C'était là sa force : la faiblesse, celle des autres, celle qu'il exploitait mieux quiconque.

Pour Orange le verdict était clair et cachait l'évidence qu'il dénonçait depuis longtemps. Puisque les menteurs étaient aussi tricheurs et fraudeurs, en fourbes ils avaient viciés le processus électoral. Le noble exercice démocratique du peuple fut inondé de bulletins illégaux

D'abord Orange intima les juristes d'invalider la piraterie - premier écran de fumée en guise d'amuse-gueule qui lui donna du temps.

Ensuite il envoya ses fidèles au front. Il lui fallait démontrer qu'il s'agissait bel et bien d'un mouvement collectif et qu'il n'était pas le seul à croire à la félonie. Si plusieurs lâches gardèrent le silence, les autres montèrent aux tribunes et appelèrent aux voleurs. Il y était question de tricheries, d'usurpations et de supercheries. En bons partisans qu'ils étaient, ils finirent même par faire appel à leur plus grand. " *Dieu, que devons-nous faire que vous donniez au peuple la vérité* ", ont-ils dit. Aux voix dénonçant des votes illégaux, s'ajoutèrent celles condamnant une comptabilisation douteuse depuis des machines sous contrôle de l'ennemie, puis celles interrogeant les capacités réelles du candidat adverse à gouverner en vertu d'un âge certes avancé. Sans compter les habituelles condamnations de partialité des médias.

Et pendant que sur les planches se jouait un théâtre digne d'une grande comédie, Orange retouchait la scène en coulisses.

Arriva ensuite la surprise, celle de décembre. La Chute, comme on l'appelle dorénavant : une petite hésitation dans le pas d'un homme qui devint le grand chamboulement d'un pays. Après un discours, le président désigné eu un léger malaise, au loin en sortant de coulisses. Son corps vacilla, si bien qu'il dû être soutenu par ses gardes du corps. Les images roulèrent en boucle dans tous les réseaux, jusqu'à ce que les médias traditionnels se gardent du sensationnalisme et limitent leurs diffusions. Mais rien n'empêcha les disciples de Orange d'en abuser, en ajoutant en fond de toile des dénonciations à la censure. Orange, avec son éternel sourire en grimace, souligna chacune des 24 heures du silence médiatique entourant le candidat. Il écrivait le drame. Habilement Orange et ses disciples réussirent à lessiver tous les doutes au profit de nouvelles certitudes créées de toute pièce et les réserves les plus revêches cédèrent. Ses paires qui détenaient toujours le pouvoirs sur certains états clés, devinrent convaincus qu'il fallait

plutôt envoyer au collège électoral les votes en sa faveur malgré toutes les conventions établies.

Ainsi, sous les yeux médusés du monde entier, la moitié de la plus grande nation du monde largua ses concepts d'équités démocratiques. De justesse, et contre toutes attentes, le collège électoral remit le pouvoir à Orange.

Improbable direz-vous? La suite était planifiée depuis longtemps, et j'en ai pour preuve l'incroyable balai diplomatique qui suivit. Le plus grand à survenir depuis la fin des grandes guerres.

Première étape : devant le tollé soulevé par la manœuvre, Orange pris immédiatement la direction des services de polices et de l'armée - personne mieux que lui ne possédait les qualités intellectuelles suffisantes pour contrer les menaces d'insubordination, affirma-t-il. Il consolida ensuite son contrôle sur la presse, la télévision et les ondes radios en les court-circuitant par ses propres moyens de communications et suspendit tous pouvoirs à l'opposition. Le tout ne prit que quelques heures, après lesquelles il appela le monde à prendre position. La chose bien sûr était déjà bien calculée. D'un côté les pays industriels réclamèrent illico le respect du suffrage populaire. De l'autre les grandes nations sous contrôle des despotes accueillirent plus que favorablement la manœuvre, elle confirmait leur position éternelle, à savoir qu'il est illusoire, voir contre nature, de croire qu'un peuple entier puisse décider de lui-même. Les anciens ennemis devinrent les alliés, les alliés des ennemis.

Sous conditions de supports multilatéraux préalablement négociés, la plus grande des bascules politiques s'opéra. À l'Est, la seconde plus grande puissance mondiale retrouva ses anciens territoires en annexant la plupart de ses pays voisins dont il avait perdu la gouverne. Du côté du Pacifique ouest, les deux anciens pays frères séparés par une frontière idéologique, fusionnèrent sous la gouverne du seigneur du nord qui s'accapara du même coup le contrôle sur le quart des appareils cellulaires de la planète. Au sud de ceux-ci, le pays le plus peuplé reprit son ancien contrôle sur toutes les îles à proximité où fleurissaient encore certaines des villes les plus riches du monde. Au centre, un petit pays isolé regroupant une communauté de même observation religieuse s'empressa d'envahir ses voisins d'autre obéissance sous prétexte d'espace de sécurité.

Orange à leur suite déploya son propre plan, il agrandit son espace culturel en envahissant son voisin du nord qui avait le travers de nourrir les pires concepts politiques, pires encore que ceux de ses ennemis intérieurs. Pris par surprise, une des parties de cet ensemble, celui où je me trouve, déclara sur-le-champ son indépendance et se dépêcha d'agrandir son cadre naturel vers les terres de l'est qui lui permettaient d'assurer sa suprématie hydro-électrique.

Orange toucha à son plus grand rêve : fédérer les forces oranges du monde entier et devenir le souverain du plus grand et plus riches de ses territoires.

Qui ensuite appuya le premier sur le bouton? Le plus jeune bien sûr, celui à la tête de l'espace nord des deux frères nouvellement réunifiés. Une ville importante fut détruite et son l'espace devint rapidement irrespirable. A cette suite, les autres pays entre eux s'entendirent sur la nécessité d'un cessez-le-feu nucléaire et d'un statu de non-ingérence mutuelle; tous en avait bien assez sur les bras avec leurs tensions internes. Partout les armées peinèrent à mater les insurrections qui brûlaient la nuit dans les villes. La loi et l'ordre imposa ses conditions, dussent-elles commander d'envoyer leurs « hommes fiers » en renfort des bataillons.

Les soulèvements et guerres civiles éclatèrent partout sur la planète, entraînant l'anéantissement des droits civiques et l'effondrement de l'économie. Les Orangistes de partout s'accaparèrent les contrôles politiques ainsi que les droits premiers sur les services de polices, de santé et d'éducation. Et dans ce chaos, s'effondraient les normes sanitaires et écologiques les plus élémentaires.

Je soulignais plus haut que pour saisir pleinement cette histoire, il fallait admettre l'in vraisemblable. Ceux qui ont mon âge se souviendront qu'en toile de fond de ce polyptyque, se profilait une autre donnée hors du commun, celle que personne n'avait jamais cru probable : la crise sanitaire pandémique appelée Covid19.

Je suis né en 2021, trois ans avant la résurgence du virus. 90%, voilà l'efficacité des vacins. 10%, voilà qui fut suffisant pour sa mutation qui générera ce qui s'appelle dorénavant « la troisième vague », une source contagieuse qui trouva dans le laissé pour compte général

l'espace rêvé pour proliférer. Bêtement ignoré sous la gouverne de Orange, le virus muta sous une forme aussi imprévisible que tout ce qui précéda. S'il fut moins virulent que ces successeurs, ses effets pernicioeux changèrent irrémédiablement la face du monde. La plupart de ses victimes passèrent à trépas, jusqu'à ce qu'une nouvelle souche vienne s'installer à demeure dans l'organisme pour y survivre sans tuer la bête. Le métabolisme des victimes se mit à se reconstruire discrètement sur un nouvel équilibre gagné par une sécrétion plus vive de testostérones. Si les individus survivants ne gagnèrent rien en performances sexuelles proprement dites, ils gagnèrent une augmentation marquée de leur libido qui multiplia leur appétit sur ce point. S'ensuivit en parallèle une augmentation drastique des personnalités narcissiques dont l'avidité et la cupidité décupla au profit d'une perte du sens communs et de l'empathie. Plusieurs affirmèrent être devenu « *des génies très stables* » et être hors du commun, en se trouvant aussi rapidement ulcérés par ceux qui ne les estimaient pas ainsi. Fait notable, leur système capillaire ainsi que leur peau prirent une légère coloration orangée; un signe distinctif dont ils s'enorgueillissaient.

Le virus se nourrissant principalement de testostérone frappa moins fortement les individus femelles qui, en général, survivaient sans trop de séquelles - encore qu'il s'en fut trouvé quelques exceptions. S'ensuivit un déséquilibre drastique dans les rapports homme-femme; les premiers devenant toujours plus manipulateurs et puissants. Les hommes oranges s'accaparèrent le pouvoir et réduisirent à leurs services le reste des classes inférieures; on dit même que dans certaines régions s'installa un régime d'esclaves sexuels aux services exclusifs de ces libidineux triomphants.

Bien entendu les mâles alpha entre-eux s'entendirent de moins en moins. Des guerres intestines éclatèrent au grand péril des ensembles qui furent réduits à une multitude d'organisations claniques qui refusèrent toutes fédérations. À la mort d'Orange, poignardé par sa fille durant une crise psychotique, il ne restait plus qu'une macédoine de petits états distincts tenant pour la plupart sur l'équilibre primaire des gouvernances raciales ou religieuses. Mais si chaque clans dirigeait son ordre, ses lois et son système d'éducation, tous conservaient le même rêve commun : celui de retrouver l'abondance perdue. L'activité industrielle devint le mortier entre eux, et l'économie le leitmotiv. Les règles élémentaires d'équité sociale et d'écologie ne devinrent que vagues concepts fallacieux.

Bien sûr les services sanitaires de bases furent relégués en tiers plans, si un individu devait mourir frappé par la pandémie, ce n'était que par la grâce de dieu.

Arriva ensuite Bobvid-32, puis Enola-48, et vous connaissez la suite : les morts s'empilèrent.

...

Hier la dernière femme est morte, elle a rendu son dernier souffle en me crachant au visage sa dernière dent. Ça lui en faisait une de plus que moi, ce qui ne l'a pas aidé à me survivre.

J'ai brûlé son corps sur un bûcher improvisé, et j'ai prié Qanon qu'il nous ramène un nouveau *Orange*.